

proclament que vos théories sont chimériques, impossibles et vous plaignent de ne voir que des êtres naturels là où ils trouvent, eux, l'intervention d'esprits supérieurs à l'homme essentielle et manifeste. " Vous-même, disait le docteur Billot à M. Deleuze, n'êtes-vous pas forcé d'avouer que les phénomènes du somnambulisme ont un caractère si merveilleux, qu'ils sont incompréhensibles et inexplicables par les lois générales de la physique ?... Aussi, je le répéterai cent fois, les somnambules ne sont rien, et ne peuvent rien par eux-mêmes ; c'est d'en-haut, et seulement d'en-haut, que leur viennent et peuvent leur venir la clairvoyance et toute leur science."

" Les magnétiseurs spiritualistes se plaignent à leur tour, et ils trouvent fort étrange qu'on ne veuille pas reconnaître l'intervention des esprits célestes dans leurs opérations somnambuliques. Mais, nous l'avons vu en commençant cet entretien, il est impossible que les anges interviennent dans le somnambulisme magnétique, tel que ses partisans le pratiquent et l'exposent."

" Pour conclusion de ce long examen, je dis, contrairement au système des magnétiseurs naturalistes, que la plupart des faits dont ils attestent la réalité, sont au-dessus des lois ordinaires de la nature, que pour leur assigner une cause véritable, il faut les attribuer à un pouvoir surhumain. Tel est aussi le sentiment bien avoué des magnétiseurs spiritualistes. Mais quel est ce pouvoir surhumain ? J'affirme contre les théories de ces derniers qu'on ne peut le placer dans une intervention d'esprits célestes, qu'il est impossible d'associer à leurs opérations somnambuliques." *Ami de la Religion.*

## HISTOIRE DU CANADA.

Le dernier siècle a été l'époque de l'analyse et n'en a pas moins été l'époque des plus monstrueuses erreurs ; c'est que la vérité, pour être sentie, ne demande pas moins de droiture dans le cœur que de lumières dans l'esprit. *FRAYSSINOUS.*

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.—La presse de cette ville vient de mettre au jour une nouvelle histoire du Canada. Dans tout autre pays que le nôtre, cette publication eût été une sorte d'événement : surtout quand un ouvrage de cette nature est annoncé à l'avance ; quand l'écrivain jouit d'une certaine réputation ; quand des documents nombreux sont mis à sa disposition ; enfin, quand de longues listes de souscriptions garantissent à l'auteur un honorable suffrage. Il est vrai que, tout récemment encore, le pays avait été doté déjà d'une histoire du Canada, qui, dans le tems, toute brève qu'elle est, excita néanmoins une réclamation assez importante. Mais, comme l'auteur n'entendait nullement philosopher, son œuvre, utile à bien des égards au point de vue pratique, suivra sa destinée, nous pensons, en servant comme de précis entre les mains prudentes des instituteurs de la jeunesse canadienne.

L'histoire du Canada qui vient de paraître semble avoir une toute autre portée que sa devancière. Les circonstances qui ont précédé sa publication et dont nous venons de parler, peuvent expliquer en partie cette assertion. Mais quiconque aura lu, comme nous, l'ouvrage en entier, aura pesé surtout les considérations philosophiques qui, sous forme de discours préliminaire, servent de pérystère à l'œuvre et la consolident en même tems, n'aura plus de doute à cet égard.

Nous dirons franchement quelle est cette portée de l'ouvrage, laissant à l'auteur ses intentions. D'un autre côté, si l'historien a déjà été loué pour sa franchise et sa loyauté ; si on l'a félicité d'avoir dû être fidèle et impartial ; si le mérite littéraire de son œuvre lui a déjà conquis des admirateurs ; nous oserons demander pour la critique consciencieuse d'un ouvrage déjà revêtu en quelque sorte des honneurs de l'apothéose, tous les droits que nous avons nous aussi, d'être réputé franc, loyal, impartial et fidèle. Ceci expliqué, entrons en matière.

La première instruction que les classes éclairées du pays, ainsi que notre studieuse jeunesse, retireront de l'histoire du Canada, sera d'apprendre, pour la première fois sans doute, qu'il n'y a qu'un demi-siècle que l'histoire est devenue " une science analytique rigoureuse. La critique sévère, dit l'auteur, rejette tout ce qui ne porte pas en soi le cachet de la vérité. Ce qui se présente sans avoir été accepté par elle, disant et approuvé au tribunal de la saine raison, est traité de fable et relégué dans le monde des créations imaginaires." Nul doute que l'auteur n'ait raison ; car cette manière d'écrire l'histoire est tout simplement celle de MM. Guizot, Michelet et Sismondi, derniers oracles de la philosophie voltairienne dans l'histoire. On eût cru jusqu'ici que Bossuet, pour un, dans son immortel discours sur l'histoire universelle, avait tant soit peu compris que " non seulement les faits dans l'histoire, mais leurs causes, veulent être indiqués avec discernement et précision, afin qu'on puisse juger des uns par les autres." Mais Bossuet était de l'école chrétienne ; ça bien changé de force depuis.

Si de la manière d'écrire l'histoire, ou plutôt, si changeant d'objet dans la manière d'écrire l'histoire, nous passons au but apparent que se proposent aujourd'hui la plupart des historiens, à raison du désordre moral et universel qui séduit tant d'intelligences et de bons esprits, nous sommes forcé d'avouer qu'ils semblent n'avoir d'autres intentions que de s'élever une chaire de propagande, où les grands mots de "liberté politique," de "progress de l'esprit humain," de "perfectionnement graduel des institutions sociales," de "ténacité épaisse du moyen âge," de "zéloteurs de la monar-

chie," enfin de "cette ignorance superstitieuse qui obscurcissait et paralysait l'intelligence des peuples," avant le bienheureux schisme intellectuel et religieux du seizième siècle, où tous ces grands mots, disons-nous, viennent se confondre pêle-mêle dans un enseignement revêtu d'une forme de langage digne d'un meilleur emploi ; nous le demanderons sans hésiter, à quoi tend une pareille école chez un peuple catholique, au sein duquel, Dieu merci, il est des gens qui entendent autrement la "philosophie de l'histoire ?"

Mais laissons les grands mots et venons aux grands noms. "Colomb, livrant l'Amérique à l'Europe étonnée, conjointement avec l'invention de l'imprimerie, ébranla sur sa base vermoulue cette divinité qui avait couvert le moyen âge de si épaisses ténèbres." Pitié, pauvre science philosophique ! Quelle est, s'il vous plaît, cette divinité obscurant du moyen âge ? Songez-y ; il n'y avait qu'un Dieu alors, et c'est le vôtre, je crois, du moins c'est celui du peuple canadien. Ces tems étaient des siècles de foi ; ces ténèbres, un reste de la barbarie des peuples sans foi, ou des nations philosophes avant le tems. Mais continuons de nous instruire.

Laurent Valla et Glareanus (dormant depuis trois siècles dans la poudre de leur métaphysique nébuleuse et anti-chrétienne, mais ressuscités de nos jours par ces hommes qui continuent, à leur exemple, à miner le piédestal de ces idoles mythiques, de ces fantômes qui défendaient le sanctuaire inaccessible de l'inviolabilité et de l'autorité absolue) ; Laurent Valla et Glareanus ont, les premiers, le mérite, d'après le nouvel historien, d'avoir prêché aux peuples en définitive, que l'insurrection était le plus saint des devoirs. Merci pour l'origine savante de cette précieuse doctrine.

Comme ce Glareanus, autrement Lorté, dont le nom, peu accrédité, dit un de ses biographes, est encore plus connu que ses ouvrages, était suisse d'origine : l'historien du Canada cite complaisamment, à cette occasion, cette phrase de Michelet : " La Suisse est un pays de raisonneurs ; malgré cette gigantesque poésie des Alpes, le vent des glaciers est prosaïque ; il souffle le doute." Il souffle la foi aussi, ainsi que le plus pur et le plus sage patriotisme. Les corps-francs en ont appris récemment quelque chose et pourraient en donner des nouvelles à qui de droit.

A la suite de Glareanus, viennent " dans cette école de doute, de raisonnement et de progrès intellectuel, tous ces profonds penseurs qui proclamèrent le dogme de la liberté." Erasmus, dont la plupart des œuvres, condamnées par les facultés de théologie de Paris et de Louvain, furent définitivement mises à l'index du Concile de trente, et dont un écrivain moderne a dit : *damnatus in plerisque, suspectus in multis, cautè legendus in omnibus* ; Scaliger, Louis de Beaufort, Vico, Niebuhr, Montesquieu, Guizot, et enfin Sismondi, " dont chaque ligne, dit notre historien, est un plaidoyer éloquent en faveur du pauvre peuple tant foulé par cette féodalité d'acier, jadis si puissante, mais dont il ne reste plus que quelques troncs décrépits et chancelans comme des arbres" . . . . . mais c'est assez du fond des choses, grâce à la comparaison. Quant à cet éloquent avocat du pauvre peuple, M. Sismondi, quiconque veut être mis au fait de la mauvaise foi et des principes rationalistes de cet historien, peut consulter un bon article sur son compte, au sujet du Pape Boniface VIII, dans les 24<sup>e</sup> et le 25<sup>e</sup> volumes des Annales de la philosophie chrétienne. Cet auteur seul, avec M. Michelet, suffit pour faire juger d'une œuvre qui leur devrait ses inspirations.

Nous extrayons de cette liste de savans et de philosophes plus ou moins imbus de principes d'indépendance posés en dogme par le moine de Wittenberg, et par conséquent d'une autorité au moins suspecte auprès des écrivains et des lecteurs catholiques, les noms illustres de Bacon et de Descartes, qui ne firent usage du moins de ce principe que dans le but de servir la vérité et non point de la créer, encore bien moins de la détruire. Toutes leurs théories sur les lois sociales, comme sur tout autre objet de la science humaine, ne tendaient qu'à faciliter l'explication des lois providentielles.

Nous l'avouons, en lisant d'abord le discours préliminaire de la nouvelle histoire du Canada, nous nous sommes pris à croire que nous nous écartions dans les pages déclamatoires de l'histoire philosophique de Raynal, ou dans quelque tome de ces "philosophies de l'histoire," nées dans le dix-huitième siècle, conçues du principe de Luther, et dont la tendance funeste a été si bien appréciée par ces paroles du célèbre comte de Maistre : " L'histoire depuis trois cents ans n'a été qu'une vaste conspiration contre la vérité." Nous le répétons, en lisant la nouvelle histoire, nous nous sommes cru vingt fois transporté aux cours de la Sorbonne ou du Collège de France. La marche rapide de l'écrivain, l'investigation prétentieuse des moindres faits, le style frondeur et pompeux, la teinte continue d'antipathie contre l'esprit catholique, les doléances ou les récriminations les plus acerbes touchant certaines questions brûlantes, telles que la tolérance, le gouvernement ecclésiastique, l'autorité des souverains, la "grande figure du peuple," et mille autres que notre illustre annotateur, M. Isidore Lebrun, avait déjà su si bien reproduire, grâce aux données occultes de quelques humanitaires canadiens ; tous ces caractères, disons-nous, nous rappelaient, bon gré malgré, le "savant et ingénieux," M. Michelet, que l'auteur avoue d'ailleurs avoir pris pour guide plus d'une fois. Ici s'élève une difficulté. Le public instruit ne peut ignorer que le guide de notre historien n'est autre, après tout, que ce vil pamphlétaire, auteur du *Prêtre, de la Femme et de la Famille* ; ouvrage honni de toute la France chrétienne, censuré par les évêques et déjà retourné à la fange qui l'a produit. C'est donc, à peu près, sans le talent et les titres universitaires, comme s'il eût plu à l'historien du Canada de se servir, en qualité de guide, du témoignage moins ronflant, il